
Études littéraires africaines

L'émergence d'une littérature arabe en Érythrée

Jean-Charles Ducène



Number 33, 2012

Littératures d'Érythrée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018679ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018679ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ducène, J.-C. (2012). L'émergence d'une littérature arabe en Érythrée. *Études littéraires africaines*, (33), 9–15. <https://doi.org/10.7202/1018679ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'ÉMERGENCE D'UNE LITTÉRATURE ARABE EN ÉRYTHRÉE

Le territoire de l'Érythrée actuelle correspond *grosso modo* à celui de la province éthiopienne du *Bahrmeder* (Pays de la mer), également appelée *Mareb Mellash* (Au-delà de la rivière Mareb), qui a connu une histoire ethnique et linguistique particulière. En effet, si l'arabe est aujourd'hui l'une des neuf langues de l'Érythrée, il constitue seulement la langue maternelle des *Rashâyda*, un sous-groupe des *Banî Rashîd* qui émigrèrent de la péninsule Arabique vers l'Érythrée au 19^e siècle. Il est cependant utilisé aussi comme *lingua franca* par une certaine partie de la population, tant musulmane que chrétienne. Pour des raisons historiques et géographiques évidentes, les variétés représentées sont identiques aux dialectes du Yémen et du Soudan. Cette extension de l'arabe est relativement récente, car, si en 1952 le gouvernement de l'Érythrée déclara le tigrigna et l'arabe langues officielles, à cette époque c'était le tigré qui était la langue parlée par les musulmans de l'est de l'Érythrée.

La présence de l'arabe en Érythrée est due aux contacts économiques et humains entre l'Arabie et cette partie de la côte africaine, le *Bilâd al-habasha* (Pays des Abyssins) de l'époque médiévale. L'épisode fondateur de cette présence reste l'énigmatique première hégire – de l'arabe *hijra*, « émigration » – qui vit arriver quelque part sur cette côte les premiers partisans de Muhammad, le prophète des musulmans, fuyant les pressions des élites mecquoises encore réfractaires à l'islam naissant, dans la première partie du 7^e siècle.

À l'époque omeyyade (661-750), l'archipel des Dahlak fut conquis par les musulmans pour mettre fin à des opérations de piraterie dans la mer Rouge. Ensuite, l'époque abbasside (750-1258) fut le témoin de l'islamisation des tribus *béja*, au nord de l'actuelle Érythrée, du fait de l'arrivée de tribus arabes. La migration de ces tribus vers le sud amplifia l'islamisation et, par conséquent, l'extension de l'arabe.

À partir du 10^e siècle, les sources écrites font référence à une présence arabe dans la région de manière constante, mais il est certain que cette présence était plus ancienne, dans la continuité des relations établies entre les deux rives du Bâb al-Mandab, le détroit qui sépare l'Afrique de l'Arabie, à la fin de l'Antiquité.

Sur l'archipel des Dahlak, au large des côtes érythréennes, les preuves les plus parlantes de cette présence sont des stèles funéraires

musulmanes – étudiées par Madeleine Schneider¹ – par lesquelles il apparaît qu'un souverain local s'était octroyé le titre de sultan au 11^e siècle, marquant sans doute l'apogée de cette puissance régionale, qui déclina dès le 12^e siècle. Pour cette époque fondatrice, des stèles arabes ont aussi été retrouvées à Woger Hariba, dans l'Enderta².

Cette présence arabe est surtout motivée, semble-t-il, par des raisons économiques, et l'usage de la langue arabe se répand par conséquent vers les plateaux éthiopiens, sans pour autant donner lieu à la pratique d'une langue savante dans les quelques centres urbains de la côte. C'est ce mouvement qui étend très lentement l'arabe vers l'intérieur du pays, concurremment sans doute avec l'apparition des premiers « sultanats » musulmans en terre éthiopienne. L'Histoire a retenu le nom de deux dynasties musulmanes, celle des *Makhzûmî* puis celle des *Walashma'*, à partir de la fin du 13^e siècle³. Nous sommes là en Éthiopie, au sud-ouest de l'Érythrée actuelle. Le port d'entrée principal de ces petits États était Zayla', aujourd'hui Seyla' en Somalie, dont l'attestation la plus ancienne dans une source arabe remonte au 9^e siècle. C'est aussi du 13^e siècle que date l'islamisation des Afars, avec l'arrivée d'hommes saints venus de la péninsule Arabique, quoique nous manquions de sources précises à ce propos.

Un tableau de la situation culturelle des territoires musulmans d'Éthiopie nous a été laissé par un encyclopédiste mamelouke de la première moitié du 14^e siècle, al-'Umarî⁴, sur la foi d'un juriste originaire de Zayla', de passage au Caire, 'Abdallah al-Zayla'î. Il en ressort que la situation culturelle de l'Islam était particulièrement pauvre. Ces régions ne connaissaient ni *madrassa* (école religieuse) ni *zaouïa* (centre confrérique), et les cadis (les juges) qui entouraient les roitelets musulmans n'étaient guère brillants. Ce constat était certainement valable pour le territoire constituant l'Érythrée

¹ Schneider (Madeleine), *Les Stèles funéraires des îles Dahlak*. Le Caire : Institut Français d'Archéologie Orientale, 1983, 486 p.

² Pour une mise au point de l'épigraphie arabe d'Éthiopie, voir Bauden (Frédéric), « Inscriptions arabes d'Éthiopie », *Annales islamologiques*, (Le Caire), n°45, 2011, p. 285-306.

³ Cuoq (Joseph), *L'Islam en Éthiopie*. Paris : Nouvelles éditions latines, 1981, 287 p. ; p. 129-176. Pour une remarquable mise au point, Fauvelle-Aymar (François-Xavier) et Hirsh (Bertrand), « Établissements et formations politiques musulmanes en Éthiopie et dans la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction », *Annales Islamologiques*, n°42, 2008, p. 339-375.

⁴ Ibn Fadl Allah al-'Omari, *Masâlik el absâr fî mamâlik el amsâr. L'Afrique, moins l'Égypte*. Traduction par Maurice Gaudefroy-Demombynes. Paris : Geuthner, 1927, 282 p. ; p. 5.

actuelle, d'autant qu'à l'exception des ports, nous n'avons pas de mention de villes sur son territoire avant le 15^e siècle. Plus loin vers l'ouest, une ville devint tout de même un centre musulman important, avec une véritable production intellectuelle : il s'agit de Harar⁵. Il se peut que d'autres sites, aujourd'hui dépeuplés mais révélés par les fouilles archéologiques, comme ce fut le cas en 2007 dans l'Ifat, furent également des lieux où la présence musulmane amenait une production écrite originale, mais cela reste une hypothèse.

En ce qui concerne l'Histoire politique, l'événement majeur fut le mouvement de conquête de l'émir Gagn (mort en 1543) dans la première moitié du 16^e siècle. La littérature arabe n'en a gardé le souvenir que par le *Futûh al-Habasha* (Les conquêtes éthiopiennes), un livre de l'énigmatique 'Arabfaqîh, dont l'origine est d'ailleurs discutée. À partir du 16^e siècle et de l'installation des Ottomans dans la région, au moins à Massawa et à Herghigo, une émigration arabe d'autres régions bordant la mer Rouge fut observable. Inversement, depuis le 15^e siècle, la prestigieuse université d'al-Azhar, au Caire, connaissait un *riwâq al-jabartî* – une aile pour les *jabartî*, c'est-à-dire pour les étudiants musulmans originaires de l'Éthiopie au sens large. Remarquons que le grand historien égyptien de la fin du 18^e siècle, 'Abd al-Rahmân al-Jabartî, connu pour avoir laissé la vision égyptienne de la campagne d'Égypte (1798-1801) de Bonaparte dans sa chronique intitulée *'Ajâ'ib al-âthâr fî-l-tarâjim wa-l-akhbâr* (Des merveilles des vestiges à propos des paragraphes et des informations), descendait d'un de ces émigrants qui fit souche au Caire au 16^e siècle. Cependant, lorsque l'envoyé yéménite Hasan al-Haymî débarqua à Baylûl – au nord du port d'Asab – en 1647, il constata avec beaucoup d'amertume que la population locale n'était musulmane que de nom et parlait une langue qui n'était pas de l'arabe (*'ajamî*) et qui était en même temps distincte de celle des Abyssins – en réalité, il avait affaire avec des Afars – tandis que ceux qui fréquentaient le port de Moka, au Yémen, connaissaient l'arabe⁶.

Au 19^e siècle, l'intérêt nouveau que cette région suscita au Caire entraîna une augmentation des relations économiques et politiques avec l'Égypte, tant par le Soudan que par les ports de Massawa et de Herghigo. Le renouveau que connut le mysticisme musulman

⁵ Pankhurst (Richard), *History of Ethiopian Towns*. Wiesbaden : Franz Steiner Vg., 1982, 391 p. ; p. 49-53.

⁶ Van Donzel (Emeri Johannes), *A Yemenite Embassy to Ethiopia 1647-1649. Al-Haymi's Sirat Al-Habasha*. Stuttgart : Franz Steiner Vg., 1986, 252 p. ; p. 107.

entraîna l'installation d'ordres mystiques comme la Khâtimiyya, la Mîrghâniyya, la Qâdiriyya et la Shâdhiliyya. Keren devint le siège de la confrérie de Mîrghâniyya et Massawa le siège de la Qâdiriyya⁷. La littérature qui fut produite au sein de ces confréries se limita essentiellement à des recueils de litanies, à réciter lors des cérémonies. Leur modèle, comme ceux de l'éducation arabe et musulmane dispensée dans les villes, étaient, jusqu'au début du 20^e siècle, des modèles importés.

L'arabe est aujourd'hui une des neuf langues officielles, mais les musulmans pratiquent bien entendu d'autres langues que l'arabe et tous les musulmans ne comprennent pas l'arabe. Quant à la littérature arabe ancienne, elle était principalement religieuse. Le *Guida dell'Africa Orientale italiana* de 1938, quand il aborde les langues de ces régions, note que « l'arabe est compris et utilisé dans les ports et par de nombreux commerçants »⁸, précisant sans le savoir les activités, à côté de l'islam, par lesquelles l'arabe se répand. C'est justement à l'époque italienne que les choses changèrent lentement car on vit s'ouvrir plusieurs écoles arabo-italiennes, comme à Agordat, tandis qu'Ibrâhîm 'Umar Ahmad al-Mukhtâr (1909-1969), le premier mufti d'Érythrée, fonda à Asmara, en 1943, l'école « Roi Fârûq » avec l'aide des Égyptiens. Al-Mukhtâr institua d'autres établissements à Mendefera, Massawa et Keren, fonctionnant avec des enseignants venant du Soudan. Sous l'administration militaire britannique, à partir de 1941, l'arabe fut encore davantage diffusé parmi les musulmans, grâce à l'utilisation, dans les écoles musulmanes, de manuels imprimés au Caire et à l'apparition de journaux en arabe. Par rapport au tigré, langue majoritaire chez les musulmans jusqu'alors, l'arabe jouissait d'un prestige culturel et d'une légitimité. Dans la foulée, plusieurs partis politiques lancèrent des journaux en arabe, ainsi que la Ligue musulmane, avec la publication de *La Voix de l'Érythrée* en arabe et en tigrigna. À la fin des années dix-neuf cent soixante, des émissions radio furent aussi lancées en arabe. La longue guerre d'indépendance contre l'Éthiopie accélérera le phénomène de plusieurs manières. D'abord, lorsque l'arabe fut banni des écoles au profit de l'amharique, plusieurs futurs leaders des mouvements nationalistes se retrouvèrent dans les pays arabes et singulièrement au Caire, pour continuer leurs études. Ensuite, les combats amenèrent bon nombre d'Érythréens à chercher refuge

⁷ Miran (Jonathan), « A Historical overview of Islam in Eritrea », *Die Welt des Islam*, (Leiden : BRILL), t. 45, n°2, 2005, p. 177-215.

⁸ *Guida dell'Africa Orientale italiana*. Milano : Consociazione Turistica Italiana, 1938, 640 p. ; p. 28.

dans les pays arabes. Le Front de Libération érythréen (FLE) s'installa au Caire et interpréta sa lutte comme apparentée au mouvement de libération arabe. En outre, les organes de presse de plusieurs mouvements nationalistes étaient rédigés en tout ou en partie en arabe⁹. La guerre terminée, la présence de l'arabe était un fait acquis, à côté du tigrigna et du tigré. Cela se concrétisa au niveau populaire avec une télévision nationale diffusant des programmes, depuis 1992, en arabe, en tigrigna et en tigré, à côté de l'anglais.

Cependant, le centre intellectuel musulman le plus proche de l'Érythrée étant la ville de Harar, la littérature arabe « ancienne » de cette région ressortit en réalité à la littérature d'Éthiopie, puisqu'aucun centre urbain n'eut une position semblable à celle d'Harar à l'intérieur des frontières de l'Érythrée. Harar vit ainsi l'apparition d'une littérature historiographique, hagiographique et aussi juridique.

Nous avons vu le rôle du premier mufti, le *shaykh* Ibrâhîm 'Umar Ahmad al-Mukhtâr¹⁰. Il fut également l'un des écrivains érythréens du 20^e siècle les plus productifs, avec une bibliographie touchant essentiellement au droit, à la religion et à l'histoire. Il avait fait ses études au Soudan puis à Al-Azhar, la fameuse université islamique du Caire (1922-1926). Il travailla d'ailleurs comme éditeur dans la capitale égyptienne, avant de rentrer en Érythrée en 1940, pour être nommé mufti par les Italiens. L'ensemble de son œuvre est resté à l'état manuscrit.

Par ailleurs, Jamâl al-Dîn ibn Ibrâhîm ibn Khalîl¹¹ (c. 1865-1961) fut nommé en 1897 cadî des tribus afars. Fort de son expérience, il laissa un ouvrage sur l'histoire et les mœurs afars – *al-Manhal fî ta'rîkh wa-akhbâr al-'Afar* (La source de l'Histoire et des relations à propos des Afars), publié au Caire en 1997.

Dans le domaine de l'histoire, il faut aussi mentionner Muhammad Sa'îd Nâwid¹² (né en 1926). D'origine *beja*, il reçut son éducation à Port-Soudan, où il travailla également comme employé à la compagnie des télégraphes avant de fonder avec d'autres l'*Eritrean Liberation Movement* (ELM) en 1958. Durant ses études, il participa

⁹ Killion (Tom), *Historical Dictionary of Eritrea*. Lanham-Toronto-Plymouth : The Scarecrow Press, 2011, 644 p. ; p. 397-398.

¹⁰ O'Fahey (Sean), *Arabic Literature of Africa*. Vol. 3, fasc A. *The Writing of the Muslim Peoples of Northeastern Africa*. Leiden : BRILL, 2003, 174 p. ; p. 2-10 ; Killion (T.), *Historical...*, *op. cit.*, p. 305-306.

¹¹ O'Fahey (S.), *Arabic Literature...*, *op. cit.*, p. 10-11.

¹² O'Fahey (S.), *Arabic Literature...*, *op. cit.*, p. 12-13 ; and Killion (T.), *Historical...*, *op. cit.*, p. 382.

au mouvement national pour l'indépendance du Soudan. Ses publications concernent essentiellement l'histoire moderne de l'Érythrée, mais aussi la littérature romanesque¹³. Mentionnons également son opuscule *al-'Urûba wa-l-islâm bi-l-qarn al-Jfrîqî* (L'Europe et l'islam dans la Corne de l'Afrique) (s.l., 1993, 180 p.) qui traite de l'histoire médiévale du Soudan, de l'Érythrée et de l'Éthiopie, mais en faisant œuvre de vulgarisation. Cofondateur du ELM, 'Uthmân Sâlih Sabbe¹⁴ a aussi laissé plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'Érythrée.

Signalons également Muhammad 'Utmân Abû Bakr, né à Hirghigo en 1945. Il accomplit ses études secondaires et universitaires au Caire. Concurrément, il s'impliqua dans le mouvement d'indépendance de l'Érythrée. Il occupa ainsi le poste de secrétaire de la section du Front de libération de l'Érythrée établi au Caire, de 1965 à 1969, avant de devenir un acteur important du mouvement. Il rentra en Érythrée en 1992. Il composa notamment une histoire générale de l'Érythrée, *Ta'rîkh Iritrîyâ al-mu'âsir, ardan wa-sha'ban* (Histoire de l'Érythrée contemporaine. La terre et le peuple), publiée au Caire en 1992. L'ouvrage traite de histoire politique, de la géographie, de l'économie et du peuplement du pays, des origines jusqu'à l'indépendance. Si c'est avant tout un ouvrage de compilation, les chapitres les plus intéressants sont sans doute ceux où il aborde la géographie ethnique de l'Érythrée en tentant de rendre compte des particularités culturelles de chaque ethnie.

Enfin, Alessandro Gori a mis en évidence la naissance d'une poésie arabe écrite et publiée en Érythrée même, en signalant le recueil de Muhammad 'Uthmân Kajarây, *Qasâ'id irîtriyya* (Poèmes érythréens), imprimé à Asmara en 1991, et celui d' Ahmad 'Umar Shaykh, *hîna lam ya'ud l-gharîb* (Lorsque l'étranger n'est pas revenu), également publié à Asmara, en 1993.

Encore jeune, la littérature arabe d'Érythrée¹⁵ nous offre un exemple intéressant de l'émergence d'une littérature qui s'exprime dans une langue dont l'origine est extérieure au pays. Pratiquant une langue qui a été finalement reconnue comme l'une des langues nationales, l'élite arabophone s'est retrouvée face à l'absence de

¹³ À ce propos, voir l'article de X. Luffin dans le présent numéro : « L'épanouissement d'une littérature en langues locales : tigrigna, tigré et arabe ».

¹⁴ O'Fahey (S.), *Arabic literature...*, op. cit., p. 16 ; Killion (T.), *Historical...*, op. cit., p. 412-414.

¹⁵ Gori (Alessandro), « Soggiorno di studi in Eritrea ed Etiopia. Brevi annotazioni bibliografiche », *Rassegna di Studi Etiopici*, (Roma), XXXIX (1995), 1997, p. 81-129.

tradition littéraire endogène. Souvent formés à l'extérieur du pays, les premiers « historiens » se sont engagés à produire une historiographie nationale. Elle a le mérite d'exister et jalonne un parcours qui devrait aboutir à des productions plus scientifiques. Gageons que ce mouvement continuera en évitant les écueils confessionnels, partisans ou politiques.

■ Jean-Charles DUCÈNE ¹⁶

¹⁶ Université Libre de Bruxelles.